

Le Camp Hoche — La Pièce Plate, Meillard

Printemps 1943 — La naissance d'un maquis

* * *

Scène 1 — Montluçon, usines Saint-Jacques — 1939-1942

Georges Gavelle, jeune ajusteur, milite dans la clandestinité depuis le début de la guerre. Il imprime des tracts avec ses camarades.

Georges Gavelle (*pliant des tracts à la lueur d'une lampe, à voix basse*) — Ce numéro doit être distribué avant vendredi. Les ouvriers des usines doivent savoir ce qui se passe vraiment.

Louis Bavay dit « *Tilou* » (*surveillant la fenêtre*) — Tu as entendu parler des arrestations à Lyon ? Trois militants pris la semaine dernière. Ils ont parlé.

Georges — Ils ont eu peur. Ou ils ont souffert. (Il continue de plier.) On fait plus attention.

Louis — La Gestapo remonte les filières. On ne peut pas continuer indéfiniment comme ça, à Montluçon. Tôt ou tard ils nous trouveront.

Georges (*relevant les yeux*) — Tu penses à quoi ?

Louis — Je pense qu'imprimer des tracts, c'est bien. Mais que ça ne suffira pas. Il faut agir. Vraiment agir.

Georges (*après un silence*) — Un groupe armé ?

Louis (*hochant la tête*) — Zwilling et Katz sont d'accord. On peut commencer à travailler sérieusement. Mais pour ça il faut sortir de la ville. Un jour ou l'autre, il faudra aller au maquis.

Georges — Où ?

Louis — Je cherche. J'ai quelques idées. La campagne autour de Meillard... des paysans de confiance, des mineurs pas loin pour les explosifs. La topographie est bonne. (Il regarde Georges.) Mais j'aurai besoin de toi pour l'implanter.

Georges (*sans hésiter*) — Je suis là.

* * *

Scène 2 — Gare de Montluçon, 6 janvier 1943

Un train doit emmener des travailleurs requis pour le STO en Allemagne. Une manifestation spontanée éclate sur le quai.

Louis (*dans la foule massée sur le quai, à Georges*) — Regarde. Ils ne veulent pas partir. Leurs familles sont là.

Georges (*voyant les hommes résister, les femmes crier, les gardes débordés*) — Le train ne va pas partir.

Louis — Non. Pas ce soir. (Il regarde autour de lui.) Tu vois ce que ça veut dire ?

Georges — Que les gens en ont assez.

Louis — Que les gens sont prêts. Prêts à résister vraiment. Pas juste à subir. (Il baisse la voix.) Cette semaine, je réunis les chefs des groupes armés. Il faut prendre une décision.

Georges — Laquelle ?

Louis (*le regardant dans les yeux*) — Le maquis. On le crée maintenant. Avant qu'ils n'arrêtent tout le monde.

Le train finit par repartir vide. La foule se disperse lentement dans la nuit.

* * *

Scène 3 — Une arrière-salle à Montluçon, janvier 1943

Louis Bavay réunit les chefs des groupes armés. La décision est prise.

Louis (*debout, s'adressant aux hommes réunis autour d'une table*) — La situation est claire. La répression s'intensifie. Le STO vide nos usines de leurs ouvriers. Si on ne fait rien, c'est fini. Je propose qu'on crée le maquis. Maintenant. Dans la région de Meillard.

Marcel Zwilling — Meillard. C'est à quelle distance de Vichy ?

Georges — Une quinzaine de kilomètres. Suffisamment loin pour être à l'abri. Suffisamment proche pour que les liaisons soient faciles.

Pierre Katz — Et les paysans du coin ? On peut compter sur eux ?

Georges — J'ai des contacts. La famille Depresle est installée au Village des Champs. Lucien Depresle connaît chaque sentier, chaque bois, chaque ferme du secteur. Il nous aidera à trouver l'emplacement.

Louis — Et le ravitaillement ?

Georges — Les paysans pour la nourriture. Et les mineurs de Noyant et Buxières-Saint-Hilaire pour les explosifs. Tout est là, à portée.

Louis (*regardant les hommes un par un*) — Des objections ?

Silence.

Louis — Alors c'est décidé. On l'appellera le Camp Hoche. Georges, tu t'en occupes avec moi.

* * *

Scène 4 — La Pièce Plate, forêt de Meillard — Printemps 1943

Georges Gavelle et Lucien Depresle explorent la forêt pour trouver l'emplacement idéal.

Lucien Depresle (*s'arrêtant dans une clairière, regardant autour de lui*) — Voilà. La Pièce Plate.

Georges (*tournant sur lui-même, évaluant l'endroit*) — C'est bien caché. Les arbres tout autour...

Lucien — On ne voit pas la clairière depuis les chemins. Il faut savoir qu'elle existe pour la trouver.

Georges (*s'agenouillant, prenant une poignée de terre*) — L'eau est loin ?

Lucien — Le ruisseau du Douzenan est à côté. Dans la vallée en bas.

Georges — Et les fermes les plus proches ?

Lucien — Ma famille, aux Champs. Et d'autres, dans le secteur. Des gens en qui on peut avoir confiance.

Georges (*se relevant, regardant le ciel à travers les arbres*) — C'est ici. C'est l'endroit.

Lucien — Tu es sûr ?

Georges — La topographie est parfaite. On est à l'abri des regards depuis tous les chemins. Et on a le soutien logistique qu'il faut. (Il tend la main à Lucien.) C'est ici que commence le Camp Hoche.

Lucien (*lui serrant la main*) — Alors bienvenue dans les bois de Meillard.

* * *

Scène 5 — Le hameau de Champcourt, Tréban — Printemps 1943

Georges et Louis retrouvent Fernand Thévenet, qui a caché des armes depuis la démobilisation.

Fernand Thévenet (*guidant les deux hommes vers le fond de sa grange, à voix basse*) — Je les ai cachées ici depuis novembre 42. Sous la paille.

Il soulève des bottes. Des fusils apparaissent, soigneusement enveloppés dans de la toile huilée.

Georges (*comptant les armes*) — Une dizaine de fusils. Et... (Il soulève une toile plus lourde.) Un fusil mitrailleur.

Fernand — Avec les munitions. J'ai tout conservé. Je savais bien qu'on en aurait besoin un jour.

Louis (*posant la main sur l'épaule de Fernand*) — Tu as bien fait. Tu as très bien fait.

Fernand (*regardant ses armes*) — Vous en ferez bon usage ?

Georges — On leur fera du mal avec ça, je te le promets. (Il commence à charger les fusils dans des sacs.) On les transfère ce soir même, dans une cabotte, à Chapillière.

Fernand — Prudence sur le chemin.

Louis (*déjà en mouvement*) — Toujours.

* * *

Scène 6 — Le Camp Hoche, La Pièce Plate — Été 1943

Le camp grossit. Des réfractaires arrivent chaque semaine. Un soir, Louis Bavay annonce les premières actions.

Louis (*debout devant les hommes rassemblés dans la clairière, la voix basse mais ferme*)
— On a reçu l'ordre. Cette nuit, on brûle les meules de blé des collaborateurs.

Un murmure parcourt le groupe.

Un maquisard — Les meules ? À quel endroit ?

Louis — Plusieurs endroits simultanément. Ce soir, la même nuit, partout dans le secteur. À Tréban, la récolte du maire. À Meillard, une meule et la machine à battre. À Monétay, une autre meule.

Georges (*complétant*) — Et les stocks de fourrage réquisitionnés par les Allemands aux Halles de Saint-Pourçain. On y va aussi.

Un autre maquisard — Ça va faire du bruit.

Louis — C'est le but. Ils doivent savoir qu'on existe. Que la résistance n'est pas qu'une idée. Que les collaborateurs paient un prix.

Un jeune maquisard (*hésitant*) — Et si on se fait repérer ?

Georges (*le regardant*) — On travaille vite. On se sépare en petits groupes. Chacun sa cible, chacun son chemin de repli. On ne se retrouve qu'ici, à l'aube.

Louis — Des questions ?

Silence.

Louis — Bien. On part dans deux heures. Vérifiez vos positions.

* * *

Scène 7 — Aux abords de la ligne haute tension, Monétay — Nuit d'été 1943

Un groupe de maquisards s'attaque à la ligne à haute tension. C'est la première d'une série d'actions de sabotage.

Georges (*à voix basse, regardant le pylône dans le noir*) — La scie est prête ?

Un maquisard — Prête.

Georges — Deux hommes sur le pylône. Les autres en surveillance. Si on entend quelque chose, signal convenu et on décroche.

Le maquisard (*commençant à grimper*) — Combien de temps ça prend ?

Georges — Dix minutes. Peut-être quinze. On a le temps.

Le travail commence. Une vigie siffle doucement — fausse alerte. Les hommes se figent, reprennent.

Un maquisard (*redescendant, les mains marquées par l'acier*) — C'est fait.

Georges (*regardant le câble scié dans la nuit*) — Première fois. Il y en aura d'autres.

Le maquisard — On revient ?

Georges — Deux fois encore à Monétay. Et deux fois à Châtel-de-Neuvre. Ils vont avoir du travail à réparer.

Le maquisard (*avec un sourire dans le noir*) — Bien.

* * *

Scène 8 — Le Camp Hoche, août 1943

Le camp a grossi trop vite. Georges parle à Louis de ses inquiétudes.

Georges (*à Louis, à l'écart des autres, voix basse*) — On est trop nombreux. Ça commence à se voir.

Louis — Je sais. Les gens du coin nous voient passer. Il y en a trop maintenant pour rester discrets.

Georges — La police de Pétain surveille. Et les Allemands aussi. Un camp de maquisards dans les bois, ça ne peut pas rester secret indéfiniment quand on est autant.

Louis — Tu proposes quoi ?

Georges — Se déplacer. Trouver un autre endroit. La forêt des Colettes est plus grande, plus difficile d'accès.

Louis (*réfléchissant*) — Ce n'est pas une garantie. Si quelqu'un parle...

Georges — Si quelqu'un parle, nulle part n'est sûr. (Un silence.) Mais rester ici, c'est courir le risque de se faire encercler sans possibilité de retraite.

Louis — On déplace le camp.

Georges — Le plus vite possible.

* * *

Scène 9 — La forêt des Colettes, 25 septembre 1943

Le camp s'est déplacé. Mais il est trop tard. Cent vingt GMR encerclent les bois. Un cri d'alerte retentit.

Une sentinelle (*courant, à voix basse mais urgente*) — GMR ! Partout ! Ils encerclent la forêt !

Georges (*bondissant, regardant autour de lui*) — Combien ?

La sentinelle — Des dizaines. Peut-être plus d'une centaine. Ils arrivent par tous les chemins.

Louis (*immédiatement*) — Dispersion. Tout le monde se sépare. On ne tient pas ensemble. On est trop nombreux et ils sont trop bien armés.

Georges (*aux hommes qui se lèvent en désordre*) — Calmez-vous ! Calmez-vous ! Par groupes de trois ou quatre. Chacun connaît sa direction de repli. On se regroupe plus tard, ailleurs.

Les coups de feu commencent. Dans la confusion de la forêt, les groupes s'éparpillent.

Un jeune maquisard (*à Georges, courant à côté de lui*) — Les armes ! On laisse les armes ?

Georges (*courant, sans s'arrêter*) — On n'a pas le choix. Courez.

Dans la forêt, les détonations se multiplient. Des hommes tombent.

* * *

Scène 10 — Le bord de la forêt des Colettes, après le combat

Les survivants se regroupent peu à peu, hors de portée. Georges compte les hommes.

Georges (*à voix basse, regardant les visages qui arrivent un par un*) — Qui manque ?

Personne ne répond tout de suite. Puis les noms commencent à tomber, l'un après l'autre.

Un maquisard (*la tête basse*) — Douze. On en a perdu douze.

Georges (*immobile, les yeux fermés un bref instant*) — Douze.

Un autre maquisard — Et les armes. Tout le ravitaillement. Ils ont tout pris.

Georges (*relevant la tête, le visage durci*) — On ne peut pas rester groupés. La police va continuer à chercher. (À Louis.) Il faut dissoudre le camp.

Louis (*la voix sourde*) — Je sais.

Georges — Les hommes partent en petits groupes. Vers d'autres unités. D'autres maquis. Certains hors du département si nécessaire.

Louis — Et nous ?

Georges (*regardant une dernière fois la forêt dans le crépuscule*) — On repart. On continue. Autrement. Mais on continue.

* * *

Scène 11 — La Pièce Plate, Meillard — 30 septembre 1943

Georges revient une dernière fois à la clairière de la Pièce Plate où tout avait commencé. Lucien Depresle l'accompagne.

Lucien (*s'arrêtant à l'orée de la clairière*) — Tu avais dit que c'était ici que commençait le Camp Hoche.

Georges (*regardant la clairière vide, les traces du premier campement*) — Et c'est ici qu'il s'arrête. Pour l'instant.

Lucien — Douze morts.

Georges — Douze. Et les armes perdues. Et le camp dissous. (Un temps.) Et cinquante actions en quatre mois. Des lignes à haute tension coupées. Des stocks brûlés. Un train de légionnaires attaqué. Des réfractaires sauvés du STO.

Lucien (*à voix basse*) — Ça valait le coup ?

Georges (*regardant la clairière, les arbres qui l'entourent, la lumière d'automne entre les branches*) — Je ne sais pas si ça valait le coup. Je sais que c'était nécessaire. Ce n'est pas pareil. (Il se retourne vers Lucien.) Le maquis continue ailleurs. Sous d'autres noms. D'autres hommes. Danièle Casanova reprendra le flambeau dans quelques mois.

Lucien — Et toi ?

Georges (*souriant légèrement*) — Moi je continue. On n'a pas fini.

Les deux hommes restent un moment dans la clairière silencieuse. La forêt autour d'eux est calme. Rien ne laisse penser que des hommes ont vécu là, résisté là, et que douze d'entre eux ne sont plus là.

Georges (*avant de repartir, à voix très basse, comme pour lui-même*) — On n'oubliera pas.

* * *

*Le Camp Hoche fut l'un des premiers maquis de l'Allier.
Il fut créé au printemps 1943 dans la clairière de la Pièce Plate à Meillard,
par Georges Gavelle et Louis Bavay,
avec le soutien décisif des paysans et des mineurs du secteur.
En quatre mois, il mena une cinquantaine d'actions de résistance.*

*Attaqué le 25 septembre 1943 par 120 GMR dans la forêt des Colettes,
il perdit douze combattants.
Il fut officiellement dissous le 30 septembre 1943.*

*Les noms des douze victimes sont gravés sur la stèle des Champs, à Meillard.
La stèle de la Pièce Plate se dresse toujours dans la clairière où tout avait commencé.*

*Georges Gavelle, né le 22 juillet 1922 à Lavault-Sainte-Anne,
principal artisan du Camp Hoche,
décéda le 3 juin 2010 à Moulins.*

Il avait continué le combat jusqu'à la libération.

N'oublions pas.